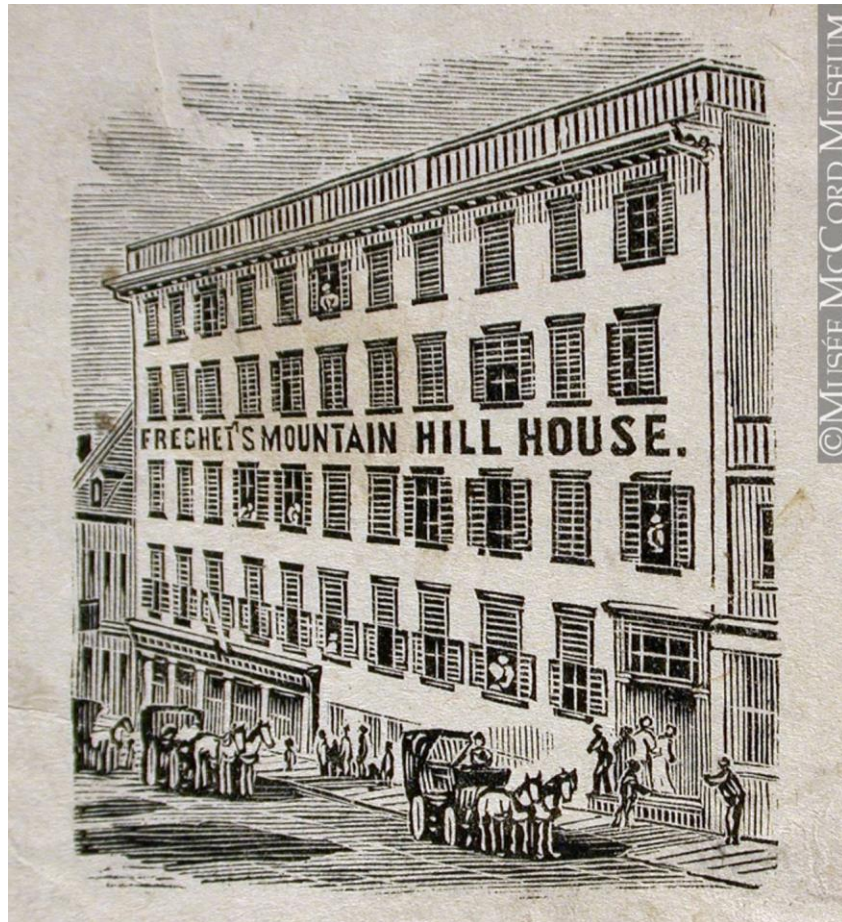


Résolution de l'énigme n° 8

Vous aviez peut-être encore des choses à dire sur la *Fresque des Québécois*. Je vous comprends, mais on a encore beaucoup à visiter avant d'atteindre le sommet de la côte de la Montagne, et il ne nous reste que huit rendez-vous. Allons !

Devant la fresque, nous étions, sans le savoir peut-être, dans le parc de la Cetière. Nous devons ce parc à un incendie survenu en 1948. Il en a fallu du temps pour faire quelque chose avec cet espace, quand même. Il faut le reconnaître, tout ce quartier de la Place-Royale et du Petit-Champlain était pitoyable avant les restaurations des années 1960-70-80. Nous reviendrons sur l'étonnant Florent de LaCetière tout à l'heure.

L'incendie de 1948 fait disparaître un hôtel de cinq étages et deux maisons, une imprimerie ou une vitrerie, les historiens varient. Le feu s'est arrêté au mur de la fresque. L'hôtel Mountain Hill House appartenait à Léandre Fréchet, qui l'a construit en 1855, alors que le parlement du United Canada siège dans un édifice du parc Montmorency, juste en haut de la côte de la Montagne. Le parlement de la province de Québec, créée par l'Acte de l'Amérique britannique du Nord en 1867, siègera aussi dans ce parc jusqu'en 1883. Ces parlements étant juste en haut de la côte, beaucoup de députés ont séjourné au Mountain Hill. Mais aussi dans plusieurs autres hôtels situés tout près, dans la basse-ville, au XIX^e : l'Hôtel Blanchard, la Neptune Inn, etc.



Façade dans la côte de la Montagne (gravure sur bois de John Henry Walker)



Incendie de 1948

Dans le parc de la Cetière, on peut voir une photo du pied de la côte de la Montagne en 1941. Seuls les édifices à gauche en arrière-fond sont toujours debout. Eh oui, la terre tourne et le monde change. Croiriez-vous possible ce stationnement dans la côte de la Montagne si vous ne pouviez le voir en photo ?



Photo Madeleine Delisle

La ville a donné à ce parc le nom de Florent de LaCetière, sans doute parce que sa biographie est un feu roulant d'aventures et de mésaventures, un personnage flamboyant qui a vécu ici même. On le dit notaire royal, c'est-à-dire nommé par le roi lui-même, un titre qui ne s'obtenait pas sans bonnes relations en haut lieu, et d'abord en présentant un billet du curé déclarant les bonnes mœurs catholiques du candidat, qui n'avait à se soumettre à aucun examen de connaissances. L'historien André Vachon écrit qu'il n'y eut que quatre notaires nommés par le roi dans toute la Nouvelle-France, et LaCetière n'est pas du nombre. Par contre, dans le [Dictionnaire biographique du Canada](#), le même historien le qualifie de notaire royal...! En fait, le Conseil souverain a nommé plusieurs notaires aussi bien royaux que seigneuriaux. Même les intendants, seuls, en ont nommés, sans quelque placet du roi.

Curieux notaire quand même, ce LaCetière qui joue au procureur pour deux personnes opposées, qui s'embarque furtivement dans un navire en partance pour la France pour fuir ses créanciers, et alors même qu'il est soldat de la garnison, et en même temps tapissier, cabaretier en banqueroute. Il réussira quand même à se faire nommer juge. À sa mort on découvre dans son greffe de notaire 214 actes signés ni de lui ni des témoins. Pire encore, il devait 900 livres à sa servante, elle dont le salaire ne devait pas totaliser 100 livres par année. Et malgré tout, il tenait au titre de seigneur et avait acheté l'arrière-fief de Vilmé dans la seigneurie de Lauson, en s'endettant auprès des uns et des autres. Bref, tant d'extravagances valent bien un parc !

En 1972, des archéologues ont mis au jour sur ce site les fondations de cinq maisons en pierre construites au lendemain de l'incendie de 1682. Au moment de la restauration de Place-Royale dans les années 1960-80, quelqu'un a décidé de ne pas les reconstruire, comme on a fait en face de l'autre côté de la rue. On a sans doute manqué de fonds. Vous retrouvez donc ici les fondations de deux de ces cinq maisons de la Nouvelle-France.

En 1759, les bombardements anglais détruisent la ville, on l'a vu. La dernière maison de la rue Notre-Dame, au croisement de la côte de la Montagne, est occupée en 1759 par un perruquier, Florent Michaud. Eh oui, on peut imaginer que des personnes, probablement très peu nombreuses, portaient la perruque sur les plaines d'Abraham. La perruque existait déjà dans l'Antiquité, mais elle s'est imposée à la noblesse française précisément au temps de Champlain. En effet, c'est Louis XIII (1610-1643) qui l'adopte pour cacher sa calvitie. Louis XIV va en faire une mode contraignante en associant ses imposantes perruques à sa royauté absolue. À la Révolution, porter une perruque peut vous valoir la guillotine. La perruque a donc disparu.

Plusieurs tailleurs avaient précédé le perruquier dans cette maison : Étienne Blanchon, Philippe Nepveu, Jacques Loyer de la Tour. Ils vendent des tissus, des boutons, des rubans, du fil. Ils ont peut-être des vêtements en échantillon. Vous qui êtes habitués, en entrant chez Simon's, de vous diriger

librement vers les étalages de vêtements, les toucher, vérifier la taille, les décrocher, les déployer sur votre poitrine, les examiner devant derrière, les replacer sur le support et recommencer deux pas plus loin, eh bien, imaginez que cela n'existe pas, du prêt-à-porter, au temps de la Nouvelle-France. Il faudra attendre encore une bonne centaine d'années. Avant 1850, on entre dans la boutique du tailleur, on sait encore faire des politesses, donc on dit bonjour, on cause, et puis on décrit ce qu'on veut qu'il fabrique, dans le tissu que je vois là, avec tels boutons, telle dentelle, etc., etc. Le tailleur prend vos mesures, vous versez vos arrhes, et il vous fixe un rendez-vous pour passer prendre votre achat.

Une affiche dit qu'il y avait ici, au temps de la Nouvelle-France, une maison de Jean Soulard. Exact. Mais n'avons-nous pas vu Jean Soulard dans son armurerie Sous-le-Fort ? Eh bien, l'un n'empêche pas l'autre. Il louait sa deuxième maison. Ils étaient assez nombreux comme lui. Beaucoup avaient leur ferme à la campagne et une maison en ville, louée. Ni le REER ni le CELL n'existent à l'époque. Le placement le plus sûr, à vrai dire le seul, c'est une terre, une maison.

Apprêtons-nous à traverser la côte de la Montagne en direction de la rue du Sault-au-Matelot. Prudence, prudence. Et encore prudence. La côte de la Montagne, « y en a qui la descendent en fou », ai-je déjà entendu. Mais je n'ai jamais entendu, en folle ! Il y a même des cyclistes qui descendent en fou, j'en ai vu.

Vous ai-je déjà dit que Montmagny (1636-48), au moment d'établir la rue Notre-Dame, la prolongeait indéfiniment au pied de la falaise vers le nord. Montmagny quitte en 1648. Arrive Louis d'Ailleboust comme gouverneur. En 1649, Jean Bourdon obtient un petit terrain dans le pied de la côte de la Montagne. Mais voilà qu'en 1655, on ne sait par quelle magouille, l'imposant Bourdon se fait donner par le gouverneur Jean de Lauson (1651-57) tout l'espace compris entre son petit emplacement de 1649 et l'emplacement destiné aux Ursulines, qui donne sur la rue du Sault-au-Matelot. Fin de la rue Notre-Dame au-delà de la côte de la Montagne. Montmagny ne l'a pas su ; il

était déjà mort. Cet espace a toujours été construit jusqu'à la fin du XX^e siècle.

Voici une photo qui pourrait vous faciliter la lecture et la compréhension des lieux, qui semblent plutôt déstructurés, vus au ras du sol de la rue Notre-Dame. La photo est prise du nord, de l'arrière des bâtiments. En haut, coin droit, la rue Notre-Dame et le parc de la Cetière. En haut, coin gauche, la rue du Sault-au-Matelot. En bas, coin droit, la falaise du parc Montmorency. Traversant le centre, la côte de la Montagne.



Photo Archives de la Ville

La Neptune Inn, que je vous annonçais dans la rue du Petit Champlain, la voilà devant nous. Évidemment, vous ne l'avez pas reconnue, je vous comprends. Une plaque de bronze sur le flanc du bâtiment nous raconte que la première bâtisse sur ce site du Neptune était le magasin des Ursulines.



Comment ? Les Ursulines tenaient boutique ? Non. Il faut entendre le mot magasin dans son premier sens, un entrepôt. Les Jésuites aussi avaient leur magasin sur le port. Même les Sulpiciens de Montréal avaient leur magasin dans la ville basse de Québec, de l'autre côté de la côte de la Montagne. Il faut se rappeler que le déchargement des navires, ancrés au milieu du fleuve, était alors une longue opération, qu'on allongerait bien davantage si on devait porter immédiatement chaque tonneau, chaque coffre à son destinataire en haute-ville.

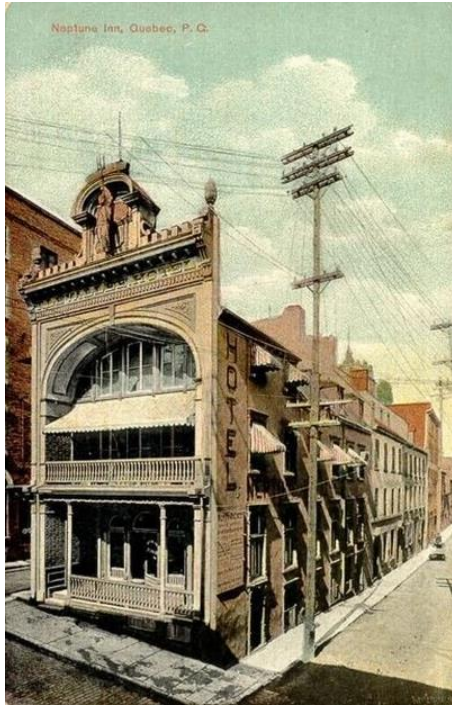
Donc, sur l'emplacement du magasin des Ursulines, et probablement sur les fondations mêmes du magasin, la Neptune Inn est érigée en 1809 par William Arrowsmith. Accroché en façade, Neptune, le dieu romain de la mer, apparemment une proue de navire échoué à Anticosti. On est dans la période de l'expansion fulgurante du port entraînée par l'exportation de nos forêts vers l'Angleterre, victime du blocus de Napoléon. Vous imaginez donc aisément qui fréquente l'endroit. L'hôtel est si populaire qu'il faut l'agrandir par une annexe sur son flanc gauche. Vers la fin du XIX^e, l'auberge ferme et le bâtiment est converti en établissement de journaux. En 1901, Thomas LeVallée relance la Neptune Inn sous le nom de New Neptune Inn, avec une nouvelle déco à la mode du temps, et un nouveau Neptune sculpté par le grand Louis Jobin. Fin du New Neptune en 1938, et conversion en bureaux, puis en 1984, conversion en logements. Quant au Neptune de Jobin, on peut lui rendre visite au [Musée national des beaux-arts du Québec](#).



Étroite rue de la côte de la Montagne menant au fleuve (James Pattison Cockburn, 1830)



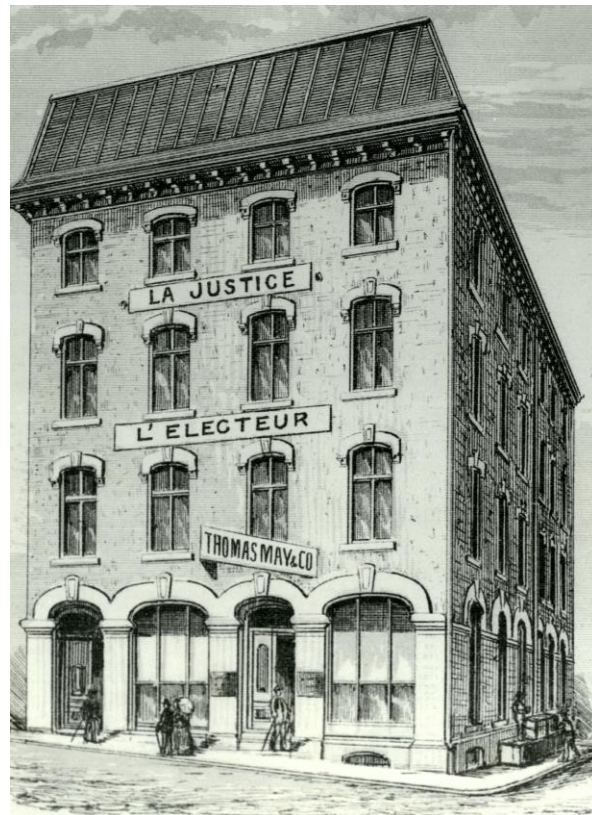
La côte de la Montagne. Le cheval à droite vient de la rue du Sault-au-Matlot (James Pattison Cockburn, 1830)



New Neptune Inn (carte postale vers 1900)



Le Neptune de Louis Jobin 1901



La rue du Sault-au-Matelot commence à se développer très tôt, dès les années du gouverneur Lauson, 1651-57.

Le nom de la rue du Sault-au-Matelot

Les touristes, même les citoyens de Québec, trouvent son nom charmant. Mais bien intrigant. Disons d'abord que la rue s'arrête à la limite du fief attribué à Louis Hébert en 1623. Et ce fief qui n'a pas de nom à la mort de Louis Hébert en 1627 (pôvre lui, une mauvaise chute sur la glace, probablement une fracture du crâne) sera désigné plus tard sous le nom de Sault-au-Matelot.

Sault est le mot couramment utilisé au XVII^e pour désigner une chute d'eau. Sault-Ste-Marie, Sault-aux-Récollets, Sault-au-Cochon, Sault-au-Mouton, même Sault-à-la-Puce, petit tributaire de la Côte-de-Beaupré. La chute du sault-au-matelot venait d'un ruisseau qui prenait sa naissance sur les hauteurs du Cap-aux-Diamants, descendait par la rue Saint-Louis, la rue des Jardins, traversait la terre de Louis Hébert, prenait la côte de la Canoterie pour aboutir dans l'estuaire de la Saint-Charles.

Et le « Matelot » alors ? Une légende urbaine veut qu'un matelot ivre ait déboulé la falaise pour aller s'effoier (français québécois, disent les linguistes) dans la rue du Sault-au-Matelot. Pourquoi pas ? Certains imaginent même un « chien saoul saulteux »...

Mais suivre les chemins de l'Histoire nous mènerait plus sûrement à la vérité. Louis Hébert arrive à Québec avec sa famille en 1617. Champlain lui fait attribuer en 1623 une terre sur la montagne, où se trouvent aujourd'hui la Cathédrale et l'ancienne Université Laval, et cette terre descend jusqu'au bord de l'eau dans l'embouchure de la Saint-Charles. Sa terre est donc traversée par la côte de la Canoterie, simple sault à l'époque. Hébert meurt en 1627. Guillaume Couillart a déjà épousé la fille Guillemette Hébert en 1621. À la mort de Louis Hébert, Marie Rollet hérite de la moitié des biens de son mari et leurs deux enfants de l'autre moitié. Guillemette reçoit donc

un quart, et l'autre quart va à l'adolescent Guillaume. Conformément à la tradition française de l'époque, Coullart devient le chef de la famille, puisque Guillemette, en se mariant, est devenue juridiquement mineure comme son frère qui l'est réellement. Or Coullart est venu en Nouvelle-France comme matelot, et il l'est resté après son mariage, et même après la mort de Louis Hébert. Ce métier n'a pas empêché Coullart d'utiliser la charrue que Louis Hébert avait commandée en France et qu'il n'a pas eu le plaisir d'utiliser. Petit à petit l'habitude se serait développée de désigner la propriété de Coullart et la chute d'eau qui y coulait par le toponyme Sault-au-Matelot. Le Sault-à-Coullart aurait sonné bien aussi...



Robert de Villeneuve, ingénieur du Roy, 1685

Dans son [Terrier du Saint-Laurent en 1663](#), Marcel Trudel dit qu'à cette époque, dans les documents notariés, on parle de la « rue qui conduit au Sault-au-Matelot ». Le fief du Sault-au-Matelot se trouvait à environ 400 pieds de la côte de la Montagne, selon l'évaluation de l'arpenteur Bouchette en 1815, dans sa [Description topographique de la province du Bas-Canada](#). Ces renseignements nous amènent dans les environs de la rue de la Barricade, et nous dirigent vers le sault de Coullart qui descend la côte de la Canoterie.

Mais aucun document historique officiel ne fournit expressément cette explication de l'odonyme Sault-au-Matelot. Ni aucune autre explication, d'ailleurs.

Un plan de Québec par l'ingénieur Josué Dubois Berthelot de Beaucourt, dessiné en 1713, montre que la rue du Sault-au-Matelot se rend jusqu'à la rue de la Barricade. Il représente une dizaine de bâtiments couverts d'un toit à double versant au pied de la falaise, et deux ou trois autres de l'autre côté de la rue. À la veille de la Guerre de la Conquête, la rue s'allonge jusqu'à l'estuaire de la Saint-Charles, c'est-à-dire au croisement avec la rue Saint-Paul, qui n'existe pas encore.



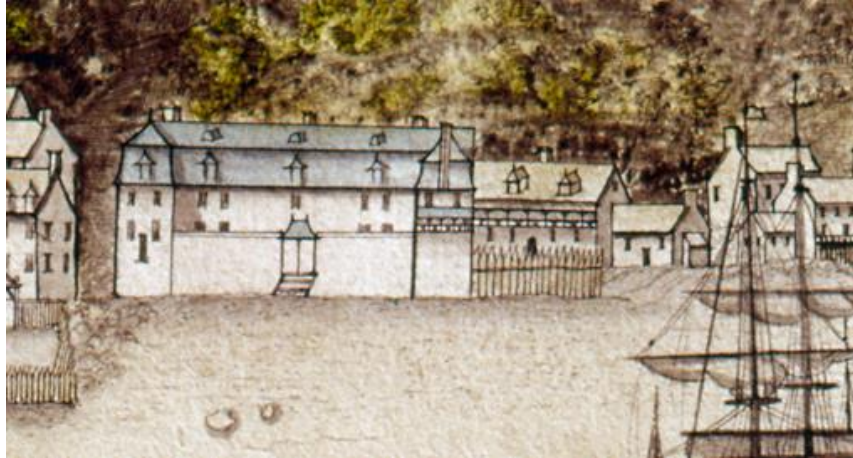
Beaucourt 1713

En entrant dans la rue du Sault-au-Matelot, une plaque posée sur le premier bâtiment à votre droite rappelle la résidence de l'épique Charles Aubert de la Chesnaye. Arrivé à Québec en 1655, il acquiert cet emplacement en 1659, puis achète de chaque côté pour agrandir son terrain, et dès 1660 il

entreprenant la construction de son manoir en pierre de deux étages, avec façade sur la rue du Sault-au-Matelot, deux ailes qui s'avancent au bord du fleuve, toit à la Mansart, etc.

On ne sait pas trop d'où vient sa fortune, mais il montre très tôt qu'il est riche, très riche, le milliardaire de la Nouvelle-France. Il s'achète une terre sur le coteau Sainte-Geneviève, puis d'autres, plusieurs autres, en vue d'exporter du blé, des pois et autres denrées, se lance dans le commerce du castor et de l'original à grande échelle, trafique illégalement des fourrures de l'Ouest avec les Anglais, crée une compagnie avec Radisson pour exploiter les fourrures du Nord, acquiert une partie de la seigneurie de Beaupré qu'il revendra à Mgr de Laval, acquiert les seigneuries de Repentigny, Kamouraska, Rivière-du-Loup, Madawaska, St-Jean-Port-Joli, Yamaska, Le Bic, l'Île Dupas, ouvre un poste de traite à Port-Royal en Acadie, spéculé sur les marchandises d'échange destinées aux Amérindiens, entreprend l'exploitation forestière, développe les pêcheries à Gaspé, démarre une briqueterie du côté de Saint-Roch, acquiert une flotte de navires, prête de l'argent à 5/5,5 % aussi bien à Mgr de Laval, Giffard, Courville qu'à de petits commerçants de la ville. Ses malheurs ont commencé avec l'incendie de 1682. Son château est épargné, mais il veut aider et il prête tout son argent liquide aux incendiés qui voulaient reconstruire leurs maisons, ce qui l'obligea à revendre des acquisitions qu'il n'avait pas fini de payer.

Malgré cette course infinie à la richesse, LaChesnaye eut 18 enfants avec trois épouses mariées à l'âge de 15, 16 et 19 ans. Il fut même membre du Conseil souverain. Il pratiquait, semble-t-il, la plus grande austérité, de vieilles nappes servant de rideaux dans son château. Et il a demandé d'être enterré au cimetière des pauvres de l'Hôtel-Dieu.



La maison de LaChesnaye et à sa droite celle de Comporté. À la gauche de la maison, c'est la côte de la Montagne
(J-B Franquelin, 1688)

Son ami et associé Philippe Gauthier de Comporté se fait construire une maison plus modeste juste à côté de la sienne, au coin de la rue Saint-Antoine. C'est un soldat du régiment de Carignan, donc arrivé en 1665. Il deviendra commissaire des magasins du roi, prévôt de la Maréchaussée, commissaire de la Marine. Il meurt dans la mi-quarantaine en 1687.

La [BAnQ](#) possède de Comporté quelques documents qui témoignent de sa grande curiosité à l'égard des Amérindiens, dont il expédie à ses correspondants en France des produits et des artefacts. Un de ces documents (7 septembre 1686) parle de « *deux boettes adressées a mr gitton a la Rochelle pour les faire tenir a mr de villermont a paris (un conseiller du roi) La plus grande est toute pleine de sucres d'Erables* ». Si on peut douter que les Amérindiens aient réussi à produire du sirop d'érable faute de marmites, on voit bien qu'on n'a pas tardé à en faire. Dans [L'Indien généreux : ce que le monde doit aux Amériques](#) et dans le [Dictionnaire biographique du Canada](#), on fait grand état d'Agathe de Saint-Père qui a commercialisé le sucre d'érable à Montréal au début des années 1700, mais personne ne précise quand exactement on en a fabriqué la première fois. Ce court passage du document de Comporté nous donne aussi des indices sur le système de la poste aux premiers temps de la Nouvelle-France. On se contera ça une autre fois.

Après le bombardement de 1759, les propriétaires des bâtiments de LaChesnaye et de Comporté n'ont pas reconstruit à l'identique. On a retrouvé leurs fondations il y a quelques années. Et l'Auberge Saint-Antoine a restauré une partie des quais derrière leurs maisons, en bas de la rue Saint-Pierre, car cette rue Saint-Pierre ne s'étend pas au-delà de la côte de la Montagne en 1700.

Disons quelques mots sur les bâtiments du côté impair de cette rue du Sault-au-Matelot.



Au no 9, la malheureuse addition du dernier étage gâte une magnifique maison *british* avec un toit à deux versants, avec lucarnes, et une jolie corniche. Son architecte est Thomas-Jacob Lepage. On est en 1875. Le propriétaire est un important épicier-grossiste, Théophile Ledroit, qui habite au-dessus de son épicerie. En 1919, déclassé par des concurrents toujours plus gros, il vend à un bureau d'avocats. L'étage est ajouté vers 1950, une

époque pas très soucieuse de l'intégrité du patrimoine. Par la porte cochère, on avait accès à un entrepôt en pierre de la même hauteur. Vous avez remarqué les joints à reflux entre les pierres rustiquées, que les historiens de l'architecture appellent joints [rubanés](#) ? La porte cochère en arc plein-cintre est ouverte ? Glissez-vous discrètement, vous serez surpris, et vous allez comprendre bien des choses.



À l'arrière du no 9 Sault-au-Matelot (1988)

Faisant face à la rue Saint-Antoine, le 15-17 loge le charmant hôtel Le Priori. Faites une visite virtuelle sur le site de l'hôtel ; vous allez constater qu'entre la rue du Sault-au-Matelot et la falaise il y a beaucoup d'espace !

Après la Guerre de la Conquête, un sculpteur-architecte qui contribuera d'une manière exceptionnelle à l'histoire de l'architecture de Québec, Jean Baillairgé, achète à cette adresse un bâtiment en ruine. Des générations d'architectes Baillairgé vont suivre et marquer Québec. Ce n'est pas tout. Imaginez que celui qui s'est construit le premier sur cet emplacement aux environs de 1660 est Nicolas Dupont de Neuville, garde des Sceaux du Conseil souverain, seigneur de Dombourg et de Neuville. Lui succède un certain Jean Demosny, chirurgien major de l'Hôtel-Dieu et chargé de la surveillance de tous les chirurgiens-barbiers de la Nouvelle-France. Les deux

professions n'en sont qu'une seule, encore au XVIII^e siècle. Un Office des professions à lui tout seul... Cela se passait sur le site du Prieuré.

Le 21 peut sembler dépourvu d'intérêt, mais vous ignorez peut-être que la première salle de quilles de Québec se trouvait dans un bâtiment en bois situé derrière ce bâtiment. Avant 1875. Pas longtemps plus tard, en 1903, ce bâtiment-ci a été une imprimerie jusqu'en 1985, alors qu'on a converti la bâtisse en logements. Qui était cet imprimeur ? Le grand-père, puis le père de Ralph Mercier, l'ancien maire de Charlesbourg.

Descendons la rue Saint-Antoine.

Nous reviendrons dans la rue du Sault-au-Matelot dans deux semaines. Nous nous retrouverons alors dans le voisinage du dernier tonnelier de Québec, J. R. Édouard Côté, qui a fermé sa boutique en 1940. Eileen Reid Marcell a identifié pas moins de 46 maîtres-tonneliers à Québec entre 1660 et 1760, sans compter les compagnons et apprentis. Et la grande majorité d'entre eux ont œuvré dans la rue du Sault-au-Matelot. En 1860, à lui seul le tonnelier François Grenier a 12 employés. Encore en 1875, alors que le tonneau périclité déjà, on compte 8 tonneliers dans cette rue, 5 épiciers, 5 tavernes, 4 pourvoyeurs de *dry goods*, etc. Il y a beaucoup à raconter sur ce métier disparu et sur le rôle passé de l'essentiel tonneau... pourtant remplacé. Nous en reparlerons, donc, dans deux semaines.

Vous connaissez la maquette Duberger ? Vous l'avez sans doute vue dans le musée du Parc-de-l'Artillerie, juste à côté de la porte Saint-Jean. Il s'agit d'un plan-relief représentant la ville de Québec, créé par Jean-Baptiste Duberger en 1806-08 pour justifier auprès du roi d'Angleterre le projet de citadelle, tours Martello et autres fortifications pour protéger la capitale contre les attaques américaines.



Maquette Duberger 1806-08. La rue Saint-Antoine descend au centre.

Eh bien, cette maquette montre la petite rue Saint-Antoine descendant au fleuve entre deux quais.

Les lignes en forme de vagues au sol de la rue Saint-Antoine, sur lesquelles vous marchez maintenant, illustrent l'avancement progressif du terrain dans les eaux du fleuve sur trois siècles.

Quand la famille Price a entrepris à la fin des années 1980 de créer l'Auberge Saint-Antoine, les archéologues ont retrouvé ces quais. Et on a eu la géniale idée de les préserver et de les intégrer à l'hôtel, en particulier à son stationnement sous-terrain. L'établissement s'identifie lui-même comme un hôtel-musée. En ces temps de pandémie, l'Auberge reste ouverte et on y accueille les curieux avec grande courtoisie. Mais oubliez l'apéro, on n'y fait que le service aux chambres. Vous pourrez examiner, partout au rez-de-chaussée, les vitrines où l'hôtel expose des maquettes et des artefacts trouvés sur les lieux au moment de la construction de l'hôtel.



Une vitrine de l'Auberge Saint-Antoine Tonneaux

Les quais de LaChesnaye et de Comporté sont achevés vers 1700. C'est sur ces quais que le gouverneur Philippe de Rigaud de Vaudreuil va installer la batterie Dauphine vers 1707. Une vingtaine d'années plus tard, Vaudreuil décédé, on oublie pourquoi cette batterie est là et on y concède un terrain à l'entrepreneur Jean Maillou qui y construit une maison pour sa fille qui vient de se marier. Cet entrepreneur Maillou s'était construit sa maison sur la rue Saint-Louis, aujourd'hui voisine immédiate du Château Frontenac.

Après la Conquête, les descendants Maillou vendent la maison reconstruite à des commerçants anglais. Et les commerçants anglais qui vont s'y succéder font avancer les quais toujours davantage dans le fleuve, si bien que, en 1822, l'écossais John Chillas, tonnelier de la rue du Sault-au-Matelot, se fait construire l'entrepôt qu'on voit aujourd'hui au coin de Saint-Antoine et Dalhousie, et qui se spécialisera dans l'importation de Bordeaux, de Porto et autres alcools. Chillas meurt en 1825. Sa fille Élizabeth ayant épousé Thomas Hunt, la famille Hunt va développer un petit empire sur ce quai en un demi-siècle, d'où le toponyme Îlot Hunt pour désigner ce quadrilatère.

Derrière l'entrepôt-magasin Chillas, des maisons et des hangars sont apparus tout au long du XIX^e et dans la première moitié du XX^e. Puis, à partir de la mi-XX^e, ces bâtiments seront petit à petit abandonnés et finalement démolis dans les années 1960, et l'espace va devenir un stationnement, comme toujours dans ce Vieux-Québec abandonné.



La rue Saint-Antoine en 1952. À gauche comme à droite, tous les bâtiments de cette rue ont disparu, sauf le dernier à droite, la future Auberge St-Antoine (photo Jean-Paul Morissette BANQ)

Il y a tant de tirants dans le mur du bâtiment de Chillas qu'on se demande s'ils ne servent pas simplement de déco... Vous aimez ce crépi qui fait ressortir les aspérités des moellons ? Et cette couleur caca d'oie ? Et ces luminaires-dragons ? Et ces potences à palan au-dessus des portes doubles pour amener les marchandises aux étages ? Quelle convaincante restauration !

En 1880, la rue Dalhousie se prolonge devant l'îlot Hunt et l'entrepôt de Chillas se métamorphose en s'étirant sur Dalhousie. C'est alors un québécois, André-Eusèbe Vallerand, qui rachète l'entrepôt de Chillas. Vallerand est un importateur spécialisé dans les appareils d'éclairage, les combustibles liquides, la verrerie, l'argenterie, grand fournisseur des hôtels, restaurants, paquebots, chemins de fer. La maison Vallerand a fermé en 1987. Plus d'un siècle de vaisselle, de verres, d'ustensiles.



PA-024190

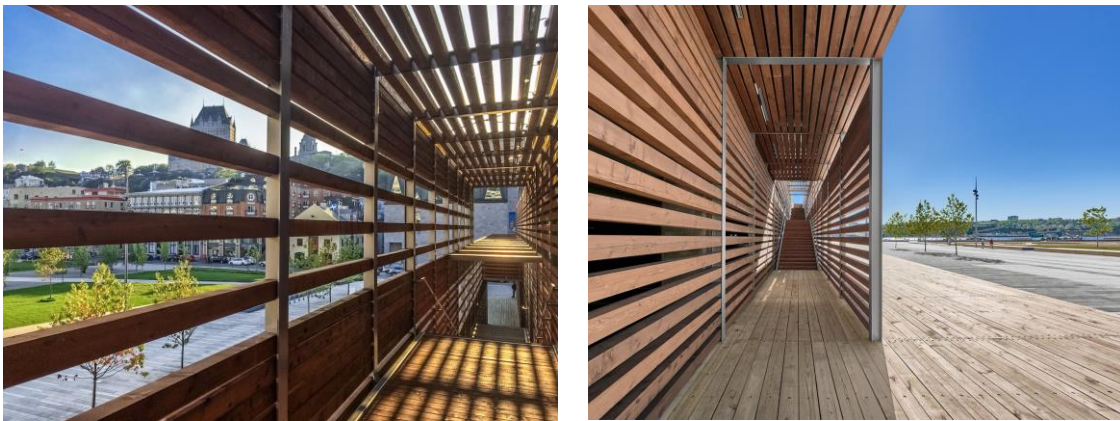
L'Auberge Saint-Antoine sur Dalhousie vers 1900 (J-E Livernois BAnQ)

La Place des Canotiers

En traversant Dalhousie, on se trouve devant le Stationnement des Canotiers et, du coup, dans la Place des Canotiers. Comme beaucoup de citoyens, vous avez peut-être été horrifiés de voir monter en face du musée en 2017 une aussi imposante structure de béton comme stationnement. Mais il en fallait un pour libérer l'espace qu'occupait le vaste stationnement de surface qui ne devait pas susciter beaucoup d'enthousiasme chez les croisiéristes débarquant à Québec par milliers. Et les marées d'équinoxe interdisaient tout projet d'enfouissement.

Les architectes et designers Daoust Lestage et ABCP ont conçu pour cette structure de béton, forcément ingrate, une enveloppe en verre, en pierre et en bois bien réussie. Le bâtiment reprend dans sa façade en pierre la teinte calcaire du Musée et l'aère avec des carreaux de verre qui composent une façade épurée. L'escalier extérieur en bois qui donne accès aux étages et au belvédère dissimule le bâtiment de béton, cache les voitures qui y sont garées, tout en offrant un jeu de formes qui composent une structure

harmonieuse, aérienne. L'escalier est conçu comme une promenade ascendante constamment ouverte vers la place, vers le fleuve, vers la ville. C'est aussi un rappel des structures en bois qui soutenaient les anciens quais. De l'autre côté de la place, un passage couvert du même bois contribue à harmoniser le stationnement avec la place. Ces structures de bois ont été produites par Bois Hamel de Saint Éphrem-de-Beauce. Bref, ce qui promettait un désastre visuel s'avère finalement une chose à voir.



J'aime beaucoup la Place des Canotiers, même s'il y vente souvent fort et froid. Sa création en 2017 ajoute cet accès direct au fleuve aux autres accès réalisés ces dernières années ou en voie de réalisation, la promenade Champlain, la plage de Beauport, la plage Jacques-Cartier, l'anse Brown, Cap-Rouge, etc.

La Place des Canotiers salue évidemment les canotiers qui, à chaque Carnaval, défient les eaux glacées du fleuve. Mais fut un temps où ce défi n'était pas un sport mais une éprouvante obligation. Les noyés de ces frêles embarcations ne manquent pas. En lisant le [Catalogue des immigrants 1632-1662](#) de Marcel Trudel, j'ai compté 62 noyés, donc deux noyés chaque année, donc un noyé sur 40 immigrants français chaque année. L'horreur ! Champlain fait une description épouvantée de la première traversée hivernale dont il fut témoin à son premier hiver à Québec. Des Amérindiens affamés viennent le trouver en traversant le fleuve sur un fragile canot d'écorce : « *ils ne furent fitoft au milieu de la riviere, que leurs canaux furent*

prins & brifez entre les glaces en mille pieces. Ils firent fi bien qu'ils fe ietterent avec leurs enfans que les femmes portoient fur leur dos, deffus vn grand glaçon. (...) Je leur fis donner du pain & des feues. Ils n'eurent pas la patience qu'elles fuffent cuites pour les manger ». Je ne vous dis pas ce qu'ils ont finalement ajouté à ce menu.

Cette Place des Canotiers est même « jasante » : elle vous dit elle-même que vous êtes, ici, dans un espace civique, là, dans un espace contemplation, ou observation, ou représentation. Parcourez. Lisez. Attention aux cyclistes en course !



La place « poétise » l'espace : *Elle est retrouvée. Quoi ? L'Éternité. C'est la mer allée Avec le soleil.* Ces vers d'[Une saison en enfer](#) de Rimbaud servent de thème aux sculptures tourbillonnantes de Marc-Antoine Côté (détail : le texte de Rimbaud tel qu'édicté par la Pléiade dit : *C'est la mer mêlée Au soleil.* p. 236).



*Elle est retrouvée. Quoi ? L'Éternité.
C'est la mer allée Avec le soleil.*

Le dallage en camaïeu gris exploite la thématique des vagues du fleuve. Ces dalles composent une belle mosaïque avec les espaces de verdure. Des jets d'embrun évoquent certaines aurores de printemps ou d'automne sur le fleuve.

Les possibilités de s'asseoir au cœur de ces espaces ne manquent pas. Profitez-en.

Et il y a des toilettes publiques dans le mur. C'est toujours bon à savoir, n'est-ce pas ?

Références

Sur la Toile :

- Ouellet, Jérôme, [Vues anciennes de Québec](#).
- Vachon, André, [Inventaire critique des notaires royaux des gouvernements de Québec, Montréal et Trois-Rivières \(1663-1764\)](#), Revue d'histoire de l'Amérique française, 1955.
- Ville de Québec, Patrimoine, [Îlot Hunt](#).

Sur papier : Reid Marcil, Eileen, [Les tonneliers au Québec du XVII^e au XX^e siècle](#), Les Éditions GID, 2003.

Guide virtuel : **Jacques Bachand**

Le 10 novembre 2020

© Jacques Bachand – Tous droits réservés